



HAL
open science

De Médée à Thalestris, métamorphoses du féminin dans le Caucase de Jean Chardin

Christine Hammann

► **To cite this version:**

Christine Hammann. De Médée à Thalestris, métamorphoses du féminin dans le Caucase de Jean Chardin. Nikol Dziub, Greta Komur-Thillo. Penser le multiculturalisme dans les marges de l'Europe, 26, Lit Verlag, pp.67-77, 2020, Studies on South East Europe, 978-3-643-91293-0. hal-03047742

HAL Id: hal-03047742

<https://hal.science/hal-03047742v1>

Submitted on 17 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

De Médée à Thalestris, métamorphoses du féminin dans le Caucase de Jean Chardin

Christine Hammann
ILLE/Université de Haute-Alsace

« et par une route de dangers ma faiblesse
me menait aux confins du monde et de la Cimmérie,
patrie de l'ombre et des tourbillons »
(Arthur Rimbaud, *Alchimie du verbe*)

Jean Chardin est le plus jeune et le plus fameux des trois célèbres voyageurs français (Tavernier, Thévenot, et Chardin donc) qui parcoururent la Turquie, le Caucase et la Perse au XVII^e siècle. Leurs périples, à peu près contemporains, leur permirent de se rencontrer à Ispahan en 1664, trois ans avant la mort prématurée de Thévenot à Myaneh. Né le 24 janvier 1643 d'un père joailler, Chardin hérite de son goût du commerce. Passablement érudit, il parle couramment le turc et le persan, et possède une bonne connaissance des auteurs anciens, en particulier des historiens et des géographes. Il effectue un premier voyage en Perse en 1665, chargé de gemmes et objets précieux, lors duquel il s'acquiert une certaine réputation et gagne la faveur du souverain séfévide Châh Abbas, qui le consacre « marchand du Châh » et « orfèvre de la cour ». Après deux ans passés aux Indes, Chardin rentre à Ispahan puis en France. Il publie *Le Couronnement de Soleïmaan troisième, roy de Perse* à Londres en 1670, avant de repartir, l'année suivante, pour un long périple qui le mène de Smyrne et Constantinople à Ispahan. Se sentant menacé par les mauvaises relations diplomatiques qui s'étaient établies entre Paris et la Porte, Chardin avait choisi de gagner la Perse sans traverser l'Empire ottoman, en passant par la mer Noire, la Crimée et la Colchide¹, qu'il nomme aussi Mingrélie selon la terminologie orientale : « tous les Orientaux appellent la Colchide Odische, et les Colches, Mingrels² ». Il s'agissait d'une principauté caucasienne située dans le nord-ouest de l'actuelle Géorgie.

La relation de ce périple est publiée *in folio* à Londres en 1686 sous le titre *Journal du voyage du Chevalier Chardin en Perse et aux Indes orientales par la mer Noire et par la Colchide*, la première partie contenant le *Voyage de*

¹ « La Colchide est située au bout de la mer Noire. Du côté d'Orient, elle est enfermée par un petit Royaume qui fait partie de la Géorgie ; lequel est appelé Imirette par les gens du pays [...] ; du côté du midi par la mer Noire, du côté d'Occident par les Abcas, du côté du Septentrion par le mont Caucase. » (*Voyages de M. Le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, t. I, Amsterdam, Chez Jean Louis de Lorme, 1711, p. 121 ; orthographe modernisée).

² *Ibid.*, p. 123.

Paris à Ispahan. Ce journal est ensuite intégré à l'édition complète des voyages : *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient* (1711 puis 1811). À Tabriz (l'actuelle Tbilissi), Chardin s'est attaché les services d'un dessinateur, Guillaume Joseph Grelot, à qui l'on doit les gravures qui accompagnent le récit de ses voyages. Ainsi, l'édition de 1711 publiée à Amsterdam est illustrée d'un titre-frontispice, d'un portrait, d'une carte dépliant de la Perse et de 78 gravures de sites et de villes, la plupart sur double page, regravées et signées par l'illustre graveur Fonbonne.

Ce récit de voyage, circonstancié, précis, fut rapidement traduit en plusieurs langues. Plus tard salué par Montesquieu, Voltaire, Rousseau et les Encyclopédistes, il fait référence pour les orientalistes du XIX^e siècle et retient encore l'attention des historiens actuels.

D'emblée, le journal se présente comme un récit frontière, au point de rencontre entre deux cultures. Le frontispice de l'édition de 1711 représente un Perse et un Caucasiens levant chacun un bras pour désigner le titre du livre. Le second, portant des sandales et une cape ne couvrant que la moitié du corps, est conforme à la description que fait Chardin des Mingréliens¹. Nous voudrions montrer ici que Jean Chardin représente un Caucase doublement multiculturel, selon un axe synchronique et diachronique. Cet espace, morcelé en divers petits royaumes, s'offre à l'écrivain comme une réalité prismatique qu'il envisage selon un feuilletage spatial et temporel et à travers un imaginaire lié à sa lecture des auteurs de l'Antiquité.

Nous évoquerons succinctement le brassage des cultures dans une perspective synchronique, avant de nous attarder sur la manière dont les mythes de la Colchide et l'inscription du lieu dans un passé légendaire façonnent le regard du voyageur.

Chardin est sensible, dans les divers sites qu'il visite, à la diversité des cultures et des civilisations auxquelles ils doivent leur existence :

Acalziké est une forteresse, bâtie dans le mont Caucase [...]. Il est gros de quatre cents maisons au plus, presque toutes neuves et construites depuis peu. Il n'y a rien d'antique que deux églises d'Arméniens. Ce bourg est peuplé de Turcs, d'Arméniens, de Géorgiens, de Grecs et de Juifs. Les Chrétiens y ont des églises, et les Juifs une synagogue. Il y a aussi un petit caravansérail neuf, qui est bâti de bois, comme presque toutes les maisons du lieu².

¹ « Les pauvres gens [...] n'ont, pour la plupart, qu'un méchant feutre pour se couvrir. Ils mettent ce feutre assez semblable à la chlamyde des Anciens, en passant la tête dedans, et ils le tournent comme ils veulent du côté que vient le vent ou la pluie ; car il ne couvre qu'un côté du corps et ne descend que jusqu'aux genoux. [...] Les souliers des Colchéens sont d'une semelle de peau de buffle qui n'est point préparée. Cette semelle s'attache aux pieds avec une courroie de même peau, qu'on lace par-dessus » (*ibid.*, p. 140).

² *Ibid.*, p. 94-95.

Le caravansérail est un lieu de passage où affluent et convergent les voyageurs qui traversent ce petit bourg :

[Les mœurs des Géorgiens] et leurs coutumes sont un mélange de celles de la plupart des peuples qui les environnent. Cela vient, je crois, du commerce qu'ils ont avec beaucoup de diverses nations, et de la liberté que chacun a en Géorgie, de vivre dans sa religion et dans ses coutumes, d'en discourir et de les défendre. On y voit des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des Turcs, des Persans, des Indiens, des Tartares, des Moscovites et des Européens¹.

La Géorgie se présente comme un lieu de brassage culturel. Si la cohabitation semble généralement harmonieuse, le multiculturalisme géorgien n'est pas idéalisé par Chardin, qui souligne l'animosité qui oppose Arméniens et Géorgiens. L'histoire et la géographie du lieu servent au voyageur de modèles explicatifs de ce feuilletage culturel ; mais le caractère divergeant des sources elles-mêmes ajoute à la complication, renforçant le sentiment d'une interpénétration quasi inextricable des cultures :

Le fleuve Kur, qui a sa source dans le mont Caucase, à quelque douze lieux de ce bourg, passe proche. Strabon en met la source dans l'Arménie. Ptolémée la marque en Colchide. Et Pline la fait sourdre des montagnes de Tartarie, qui sont au-dessus de la Colchide, et qu'il nomme Coraxici, à cause de ce fleuve Corax qui en sort, et qui va se décharger, comme j'ai dit, dans la mer Noire. *Ces sentiments, qui semblent divers, peuvent néanmoins être vrais, et être de plus la même chose ;* parce que l'Arménie a embrassé la Colchide, et parce que la Colchide a été un grand royaume autrefois, comme je l'ai déjà remarqué².

Pour remonter à la source du fleuve qui baigne cet espace, Chardin opère lui aussi un retour aux sources : sources divergentes qu'il tente de concilier en soulignant l'embrassement successif des royaumes et des empires. Cette perspective historique, qui plonge le lecteur dans le passé glorieux de la Colchide et de la Perse, permet aussi au voyageur de redonner leur aura à des espaces rendus prosaïques à ses yeux par un brigandage quasi généralisé. Car la première référence de Chardin est livresque. L'écrivain juge de ce qu'il voit à l'aune de ses lectures, tantôt pour les confirmer, tantôt pour les corriger, tantôt encore pour offrir une nouvelle interprétation d'un mythe ancien. Les écrits des Anciens dressent à ses yeux une fresque bigarrée, et quelque peu disparate par l'accumulation des références : mythes gréco-romains, épopée d'Alexandre, textes bibliques, historiens et géographes grecs et romains (Hérodote, Strabon,

¹ *Ibid.*, p. 130.

² *Ibid.*, p. 95. Nous soulignons.

Ptolémée, Pline, Diodore de Sicile et bien d'autres) sont constamment sollicités, et colorent les observations du voyageur. S'inscrivant dans la lignée des auteurs auxquels il donne voix, celui-ci propose une réécriture en même temps qu'une mise à jour des mythes de la brumeuse Cimmérie, de l'antique Colchide et de la féroce Scythie. Il traque, à travers les personnages et les paysages qu'il décrit, les vestiges des figures antiques qui hantent ces espaces dans la mémoire collective. Généralement, Chardin reprend volontiers la terminologie antique dans ses notations géographiques : la *Colchide*, l'*Ibérie*, le *Palus Méotide*, le *Taurus* (par quoi il désigne la série de chaînes montagneuses qui courent des Alpes à l'Himalaya) inscrivent l'espace décrit dans une continuité historique de peuples et de lieux. L'écrivain illustre son récit de cartes en latin, fusionnant temporalité contemporaine et antique, espace réel et espace mythique. Sur la carte, signée de son nom, qui représente les pourtours de la mer Noire (*Pontus Euxini Cum Regionibus versus Septentionem et Orientem*) figurent les noms de peuplades antiques (*Alani*) et même mythiques (*Amazones*), et des espaces hypothétiques¹ côtoient des toponymes réels. Chardin justifie cette synthèse par l'idée d'une rémanence des peuples et des lieux à travers l'histoire :

Les habitants du Caucase [...] qui confinent avec la Colchide, sont premièrement les Alanes, dont le pays faisait, il y a longtemps, la frontière septentrionale de l'Arménie, entre le mont Caucase et la mer Caspienne, où l'on assigne le *pays des Amazones*. [...]. Les autres sont les Suanes, les Gignes, les Caracioles ou Cara-Cherkès, peuples plus barbares que leurs noms, *qui toutefois ne sont pas beaucoup changés, comme le remarqueront aisément les gens versés dans l'histoire ancienne*, où l'on voit que les Alanes sont nommés Alains, les Suanes, Tzaniens, les Gignes, Zechiens, et les Cara-Cherkès, Caracioles. Ces Cara-Cherkès, comme les appellent les Turcs, c'est-à-dire Circassiens noirs, sont les Circassiens septentrionaux. Les Turcs les appellent ainsi, quoique ce soit le plus beau peuple du monde, à cause des *brouillards et des nuages qui couvrent sans cesse leurs pays*².

Non seulement l'écrivain conserve aux peuples leur désignation antique, mais son voyage de marchand se double d'une quête, celle de lieux et de figures légendaires dont il cherche les traces dans une réalité décevante : mythes de la Colchide où Jason et ses compagnons seraient allés quérir la Toison d'Or aidée de la magicienne Médée ; mythe lié de la Cimmérie (qu'auraient traversée les Argonautes après avoir remonté le Phase) ; mythe des Amazones.

¹ Ainsi de la « *Regio cotatena* » indiquée sur la carte au nord de la Colchide. Chardin indique dans sa relation « une forteresse appelée *Cotatis*, du même nom que tout le pays d'alentour, qui est peut-être celui que Ptolémée appelle *la région Cotatène* » (*ibid.*, p. 251).

² *Ibid.*, p. 122. Nous soulignons.

La localisation de la Cimmérie comme espace mythique diffère selon les sources et reste controversée, comme le souligne Pierre Brunel¹. Alain Ballabriga indique deux zones géographiques potentielles : la Tyrrhénie, dans l'actuelle Toscane (selon la leçon d'Hésiode ou d'Éphore de Cumes), et la Colchide². Selon Hérodote³, les Cimmériens, peuple de la Chersonèse Taurique forcé de fuir devant les Scythes, se seraient établis en Asie, au bord de la mer Noire (non seulement en Crimée, mais aussi dans l'actuelle Turquie). La Cimmérie mythique se caractérise par son humidité et son obscurité. Elle est décrite dans l'*Odyssée* (IX, v. 14-15) comme enveloppée de brouillards et de nuées et tenue dans une nuit perpétuelle⁴. C'est cet espace que traverse Ulysse pour approcher de la demeure d'Hadès. Le chant XI qui l'évoque est celui de l'invocation des morts (*nekuia*). Selon Alain Ballabriga, « l'*Odyssée* réutilise la description "hésiodique" des Enfers et du Tartare pour évoquer une sorte de Grand Nord⁵ » en souvenir et comme par une projection poétique du peuple réel qui ravagea l'Ionie au cours du VII^e siècle. Les *Argonautiques orphiques*, poème de l'Antiquité tardive, présentent la Cimmérie de même : perpétuellement privée de soleil, parcourue par l'Achéron et confinant au séjour des morts⁶.

Chardin, en évoquant le détroit du Palus Méotide (mer d'Azov), rappelle que les Anciens l'appelaient également Bosphore Cimmérien. Or l'écrivain dépeint la Colchide comme un pays de frimas, de pluies, de brumes, de neige. Il insiste, dans sa description, sur l'humidité mortifère du lieu :

[L'air] est fort incommode et fort mauvais à cause de son extrême humidité ; il y pleut presque continuellement. En été, l'humidité de la terre, échauffée par l'ardeur du soleil, infecte l'air, cause souvent la peste et toujours des maladies. Cet air est insupportable aux étrangers ; il les accable, d'abord d'une maigreur hideuse, et les rend, en un an de temps, jaunes, secs et débiles. Les naturels du pays en sont moins maltraités durant leur vie ; mais il y en a peu qui la poussent à soixante ans⁷.

¹ Voir son article « Le Pays des Cimmériens » dans *La Mythologie et l'Odyssée*, Genève, Droz, 2002, p. 169-190.

² Voir Alain Ballabriga, *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, Paris, PUF, 1998.

³ *Histoires*, IV, 12.

⁴ « Là sont le pays et la ville des Cimmériens, couverts de brume et de nuées ; jamais le soleil, pendant qu'il brille, ne les visite de ses rayons, ni quand il s'avance vers le ciel constellé, ni quand il retourne du ciel vers la terre ; une nuit maudite est étendue sur ces misérables mortels » (*Odyssée* XI, 14-19, traduction Alain Ballabriga).

⁵ Alain Ballabriga, *Les Fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, op. cit., p. 142-143.

⁶ *Les Argonautiques orphiques*, v. 1120-1144 (traduction de Francis Vian, Paris, Les Belles Lettres, 1987, p. 155-157).

⁷ *Voyages de M. Le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, op. cit., p. 124.

L'écrivain accentue le caractère morbide du climat de la Mingrélie. Selon lui, cette atmosphère insalubre génère chez les Mingréliens une « hydropisie » chronique qu'ils combattent par des chevauchées continues, « étant sans cesse par voies et par champs, sans s'arrêter plus de trois ou quatre jours en un lieu », et en « se tenant toujours autour du feu¹ ». Cette perpétuelle errance n'est pas sans rappeler celle des mânes des défunts qu'Ulysse invoque en Cimmérie. Plusieurs critiques (Gabriel Germain, Pierre Brunel²) ont été sensibles aux analogies entre le voyage d'Ulysse aux pays des Cimmériens et celui des Argonautes en quête, non seulement de la Toison d'or, mais aussi de l'âme du défunt Phrixos. Comme le rappelle Alain Ballabriga, le nom de l'île de Circé, Aiaïé, est dérivé, au même titre que celui de son frère Aietes, roi de Colchide, d'*Aia*, le pays de la Toison d'or, selon un fragment de Mimnerme qui constitue à la connaissance du chercheur la première attestation du mythe des Argonautes³. Chardin, quant à lui, parcourt sur leurs traces⁴ ces espaces déjà surdéterminés à la recherche de trésors dont il ne trouve d'ailleurs presque aucun vestige. La traversée de la Mingrélie s'avère décevante :

J'ai fait le tour de l'île de Phase, pour tâcher d'y découvrir ces restes du temple de Rea, qu'Arian dit qu'on y voyait de son temps. Je n'en ai trouvé aucun vestige. [...] Tout ce que je remarquai là de conforme à ce que les anciens ont écrit de cet endroit de la mer Noire, c'est qu'il y a beaucoup de faisans [...]. Il y a des auteurs, et entre autres Martial, qui disent que les Argonautes apportèrent de ces animaux en Grèce, qu'on n'y avait jamais vus auparavant, et qu'on leur donna le nom de faisans (*phasianoï*), parce qu'on les avait pris sur les bords du Phase⁵.

Un simple nom commun pour désigner un oiseau, faible souvenir d'une légende glorieuse. Quant à l'or dont rêvait le joaillier, il reste introuvable :

Je ne sais ce qu'est devenu ce gravier et ce sablon d'or que les Anciens disent qu'on y recueillait avec des toisons, et qui a donné sujet à la fable de la Toison d'or. On n'en trouve en Colchide ni dans les montagnes, ni dans les rivières, et de quelque côté que l'on se tourne, *il n'y a pas moyen d'accorder là-dessus l'Antiquité avec le temps présent*⁶.

Accorder l'Antiquité avec le temps présent est la préoccupation constante de l'écrivain. Chardin finit par se forger une explication toute personnelle du mythe

¹ *Ibid.*, p. 125.

² Voir Pierre Brunel, « Le Pays des Cimmériens », *art. cit.*, p. 178.

³ *Ibid.*, p. 139.

⁴ Voir à ce propos Dirk Van der Cruysse, *Chardin le Persan*, Paris, Fayard, 1998, p. 137-157.

⁵ *Voyages de M. Le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, *op. cit.*, p. 76-77.

⁶ *Ibid.*, p. 148. Nous soulignons.

de la Toison d'or, auquel il donne alors un sens métaphorique. Le bijoutier n'avait pas été insensible à la beauté des femmes de Mingrélie : majestueuses, séductrices, habillées à la mode persane, mais coiffées comme des Européennes. Langoureuses et portées, selon lui, à l'inaction des sérails pour lesquels elles sont recherchées, ce sont elles qui constitueraient l'or véritable de la Colchide, « puisqu'on ne lit pas qu'autre que Jason soit venu chercher des femmes en cette partie du monde, au lieu qu'on y accourt à présent de tous les endroits de l'Orient, et que le prix qu'on donne pour ces femmes les peut faire passer raisonnablement pour des vraies toisons d'or¹ ».

Or ces femmes sont aussi des amoureuses passionnées et cruelles. Chardin consacre de longues pages à leur peinture :

Leur esprit est naturellement subtil et éclairé ; elles sont civiles, pleines de cérémonies et de compliments, mais, du reste, les plus méchantes femmes de la terre : fières, superbes, perfides, fourbes, cruelles, impudiques. Il n'y a point de méchanceté qu'elles ne mettent en œuvre pour se faire des amants, pour les conserver et pour les perdre².

On voit se dessiner en arrière-plan de cette description la figure de la magicienne Médée, colchéenne. Cette subtile ourdisseuse d'intrigues (comme l'indique son nom, forgé sur le verbe *μηδομαι* : méditer, tramer), passionnément éprise de Jason, n'avait reculé devant rien pour se conserver son amant, n'ayant pas hésité à découper son propre frère en morceaux :

C'est une chose qui n'est pas croyable que l'inhumanité des Mingréliens, et cette cruauté dénaturée qu'ils ont tous pour leurs compatriotes, et que quelques-uns ont pour leur propre sang. [...] Ils vendent même leurs propres enfants, leurs femmes et leurs mères ; et cela, [...] uniquement par l'impulsion de leur naturel dépravé.³

Médée avait égorgé ses enfants après la trahison de Jason. En cela, elle semble bien offrir un prototype aux Mingréliennes que dépeint Chardin, mères dénaturées n'hésitant pas à tuer leurs nourrissons lorsque leurs ressources leur paraissent insuffisantes. La peinture du deuil des indigènes que propose le voyageur concorde également avec l'*ethos* tragique et démoniaque, *dolor* et *furor*, de la magicienne puissamment mise en scène par Euripide, Sénèque et Corneille :

¹ *Ibid.*, p. 14-15.

² *Ibid.*, p. 135.

³ *Ibid.*, p. 146-147.

Lorsqu'une femme perd son mari ou un proche parent, elle déchire ses habits, elle se dépouille nue jusqu'à la ceinture, elle s'arrache les cheveux, elle s'enlève avec les ongles la peau du corps et du visage, elle se bat le sein, elle crie, hurle, grince des dents, écume, fait la furieuse et la possédée, dans un excès épouvantable¹.

Médée était fille d'Aiétès, roi de Colchide, dont le nom consonne avec le verbe grec *αἶθειν* (*brûler*), et petite-fille du soleil, Hélios. Or la Mingrélie de Chardin est une terre de frimas où l'on entretient continuellement le feu pour résister à l'atmosphère insalubre et où l'on vénère le soleil. Car la très superficielle coloration chrétienne des habitants n'interdit pas ce culte zoroastrien².

Chardin émaille son descriptif de la Mingrélie de portraits, généralement satiriques, de figures féminines saillantes, qui sont autant d'avatars de la sulfureuse magicienne : ainsi Darejan, dite la Chilake, « extrêmement belle, mais méchante et ambitieuse au-delà de ce qu'on pourrait imaginer³ ». Celle-ci, adultère et incestueuse, poussa le prince de Mingrélie Levan, à empoisonner les deux fils qu'il avait d'un premier lit pour que ses propres enfants règnent, comme fit Médée avec Égée. Sur le même registre, la reine d'Imirette, aussi belle qu'impudique, entretenait une liaison ouverte avec un évêque : « Jamais amour impur n'a été plus découvert et moins retenu⁴ ». La figure la plus saillante du récit reste la *dédopale*, la reine de Mingrélie. Celle-ci rendit personnellement visite à notre voyageur, qui se faisait passer pour un capucin désargenté pour mieux dissimuler les richesses qu'il convoyait. Chardin relate cette piquante entrevue de manière particulièrement savoureuse et circonstanciée. Citons par extraits un portrait par ailleurs très développé :

Elle était à cheval ; elle avait environ huit femmes et dix hommes à sa suite, avec des gens de pied autour de son cheval. Ce train était fort mal vêtu et fort mal monté. [...] On m'appela aussitôt pour la saluer. [...] Je disais que j'étais capucin, et je parlais et j'agissais toujours en religieux ; mais il ne me parut pas que S.M. le crût, car la plupart de ses questions étaient sur l'amour. Elle me faisait demander si je n'en sentais point, si je n'en avais jamais senti ; comment il se pouvait qu'on n'eût point d'amour, et qu'on se passât de femme. Elle poussa cet entretien avec un merveilleux plaisir : toute sa suite s'épanouissait là-dessus⁵.

¹ *Ibid.*, p. 248.

² « Je n'ai discours de religion avec aucun Mingrélien, n'en ayant trouvé aucun qui sût ce que c'est que religion, que loi, que péché, que sacrement et que service divin. Tout ce que j'ai remarqué sur cela, est que les femmes allument quelquefois de petites bougies et les attachent à la porte de leur logis ou d'une église, font brûler en même temps un grain d'encens, et se tournent vers le soleil, en faisant de grandes inclinations de corps » (*ibid.*, p. 151).

³ *Ibid.*, p. 41.

⁴ *Ibid.*, p. 113.

⁵ *Ibid.*, p. 23-24.

Le lendemain, la dédopale invite Chardin à dîner :

Elle ne demeurait pas avec le prince ; il ne la pouvait souffrir, et la haïssait à mort. On la lui a fait épouser par force. [...] Elle était fardée et s'efforçait bien de paraître belle ; elle avait des habits de brocard d'or et des pierreries à sa coiffure ; son voile était tout à fait galant et fait d'une façon particulière ; elle était assise sur des tapis, ayant à ses côtés neuf ou dix femmes de chambre. Ses filles d'honneur étaient, disait-on, retirées en une forteresse, à cause de la guerre. [...] Quand [le repas] fut à la moitié, la princesse m'envoya une tasse de vin, et me fit dire que c'était le vin de sa bouche et la tasse où elle buvait. Elle me fit trois fois le même honneur. [...] À la fin du repas, elle m'envoya demander si je n'avais point apporté d'épicerie et de porcelaines. Elle me fit faire six ou sept messages, purement pour me demander de semblables choses. Je jugeai de là que cette gueuse, si j'ose nommer ainsi une princesse souveraine, ne me caressait que par intérêt¹.

On observe ici une superposition de traits relevant de divers modèles. D'une part, cette reine artificieuse et séductrice est explicitement qualifiée de « nouvelle Médée » à l'issue du portrait qui en est donné². La coupe de vin tendue à l'hôte, lorsque l'on connaît les intentions perfides de la reine de Mingrèlie, n'est pas sans rappeler celle, empoisonnée, que la Colchénienne tendit à son beau-fils Jason.

Mais le mythe de la magicienne n'est pas le seul opérant dans cet épisode : s'y surimpose celui des Amazones, qui apparaît en filigrane lorsque l'écrivain évoque le caractère indépendant de la princesse voyageant à cheval avec sa suite de femmes, détachée de son mari et même hostile à lui. Même le mariage que la dédopale veut imposer à son hôte s'inscrit dans cette guerre des sexes indissociable du mythe. Mais la structure du passage est déceptive : c'est un avatar dégradé de Médée et de Thalestris, une reine *gueuse* dépourvue de toute grandeur tragique, une courtisane et non une vierge farouche qui est ici représentée.

Néanmoins, le mythe des Amazones s'incarne de manière d'autant plus vivace dans le récit que l'auteur lui accorde une sanction historique. Remarquons qu'un an avant la publication du journal de voyage de Chardin paraissait un traité en latin sur les Amazones (*De Amazonibus. Dissertatio*, Paris, 1685³) qui tendait à prouver l'existence de ces femmes guerrières. Le dissertateur, Pierre Petit, s'appuie sur le témoignage des Anciens, pour offrir des femmes du Pont, également présenté comme une terre de frimas et de brouillards, un portrait très

¹ *Ibid.*, p. 24-27.

² *Ibid.*, p. 30.

³ Le texte paraîtra dans sa version française en 1718 à Leide, chez J. A. Langerak, sous le titre *Traité historique sur les Amazones* (2 t., 12^o).

ressemblant à celui que brossera notre voyageur¹. Or, c'est non seulement dans un passé ancien, mais aussi dans une temporalité plus récente que Chardin inscrit les Amazones :

[...] *au rapport de beaucoup de gens*, c'est aussi une nation d'Amazones par qui ce petit Royaume de Caket [en Géorgie] a été ravagé. Les Amazones en sont proches au-dessus, du côté du septentrion. La Géographie ancienne et la moderne en conviennent. [...] Je n'ai vu personne en Géorgie, qui ait été dans le pays des Amazones, mais *j'ai ouï beaucoup de gens en conter des nouvelles* : et *l'on me fit voir* chez le Prince un grand habit de femme d'une grosse étoffe de laine, et d'une forme toute particulière, qu'*on disait* avoir servi à une Amazone, qui fut tuée auprès de Caket, durant les dernières guerres. [...] Je rapportai [au vice-roi, fils aîné du Prince de Géorgie] *ce que les histoires grecques et romaines racontent des Amazones* ; et après avoir discouru quelque temps sur ce sujet, son avis était que ce devait être un peuple de Scythes errants [...], qui déféraient la souveraineté à des femmes comme font les Achinois, et que ces reines se faisaient servir par des personnes de leur sexe, qui les suivaient partout. Nous comprenions aisément qu'il fallait qu'elles allassent à cheval, comme des hommes, et qu'elles fussent armées, parce qu'en Orient toutes les femmes montent à cheval comme les hommes, et que même quelques-unes y montent aussi bien, et que les princesses y portent le poignard au côté. Mais pour la mutilation au sein et autres particularités, qu'on rapporte des Amazones, nous les mêmes parmi *ces contes*, dont la menteuse Grèce a eu l'impudence de remplir ses histoires, selon le langage d'un poète latin².

Tout en accréditant la présence, même relativement récente, des Amazones, Chardin les nimbe d'une aura de légende en en faisant un objet de discours, non sans départager ce qui lui semble le vrai du faux. Il crédite ainsi leur royauté, leur caractère indépendant et guerrier qu'il retrouve dans les femmes caucasiennes. Son récit en présente notamment une incarnation pittoresque en la personne d'une Géorgienne promise au vice-roi de Caket :

¹ Pierre Petit s'autorise notamment de Pline l'Ancien pour présenter les peuples, et les femmes scythes comme particulièrement féroces : « les femmes même ne sont point adoucies par le sexe ni par la pudeur ; elles s'arrachent les mamelles ; elles font leur travail avec des haches, elles aiment mieux porter les armes que se marier. Le ciel est aussi dur et rigoureux. Les jours n'y sont jamais clairs et sereins ; le soleil n'y paraît jamais pur et brillant ; l'air n'y est qu'un brouillard perpétuel ; l'hiver y dure toute l'année ; [...] les eaux ne recommencent à y couler qu'à force de feu [...] ; tout y est roide de froid ; il n'y a que la barbarie et la cruauté qui s'y fassent sentir ; c'est-à-dire, celle qui a fourni des scènes aux Tragédies du Minotaure, de Médée et de Tantale » (Pierre Petit, *Traité historique sur les Amazones, où l'on trouve tout ce que les auteurs, tant anciens que modernes ont écrit pour ou contre ces héroïnes*, Leide, J. A. Langerak, 1718, p. xx).

² *Ibid.*, p. 124-126. Nous soulignons.

Il y a une aventure de cet Archyle, vice-roi de Caket, digne de curiosité. Il avait été fiancé durant sa jeunesse à une jeune fille des premières maisons de Géorgie. La demoiselle s'attendait fort d'être sa femme [...]. Lorsqu'elle sut qu'il épousait Sistan-Darejan, elle lui envoya demander satisfaction du meurtre qu'il commettait sur son honneur [...]. Elle vint à la tête de quatre cents hommes présenter le combat à son infidèle. Il le refusa, et lui fit dire qu'il ne se voulait point battre contre une fille ; qu'au reste, elle ne fit pas de bruit davantage, autrement qu'il publierait les faveurs que Sizi (c'est un jeune seigneur de la cour) s'était vanté d'avoir reçues d'elle. La demoiselle, outrée davantage qu'on ajoutât au mépris la calomnie, [...] appela [Sizi] en duel, et n'ayant pu l'y attirer, elle lui dressa une embuscade, où elle le mit en fuite, le poursuivit et lui tua plus de vingt hommes¹.

À l'évidence, cette jeune guerrière vindicative, quoique escortée d'hommes, n'a guère à envier en audace à Thalestris elle-même. Cette singulière intrépidité confère au récit de voyage des couleurs de roman médiéval, mais l'émancipation des Géorgiennes passe de loin ce à quoi pourrait s'attendre un public français.

Ainsi, les figures mythiques qui traversent, comme par une lanterne magique, le récit de Chardin se détachent avec une rare vivacité d'une peinture par ailleurs réaliste des territoires caucasiens. Le tableau que brosse le voyageur de la Mingrélie et, dans une moindre mesure, des royaumes voisins, à la fois précisément descriptif et onirique, est celui d'un espace réel et d'un espace rêvé, vu à travers les écrits des Anciens. Mais si la réalité rejoint par endroits la légende, elle la désenchante aussi : il n'y a pas d'or en Mingrélie ; disparues les ruines de l'antique Colchos. Seul vestige véritablement vivace du mythe : les femmes, violentes, passionnées, cruelles comme par le passé. Oui, la Colchide de Chardin est profondément multiculturelle, dans l'espace comme dans le temps.

¹ *Ibid.*, p. 153-154.